

# folklore

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

TOME XXVIII

38<sup>e</sup> Année — N° 2

ÉTÉ 1975

158

# FOLKLORE

REVUE D'ETHNOGRAPHIE MÉRIDIONALE

fondée par le Colonel Fernand Cros-Mayrevieille

Directeur :

J. CROS-MAYREVIEILLE

Domaine de Mayrevieille

par Carcassonne

Secrétaire Général :

RENÉ NELLI

22, Rue du Palais

Carcassonne

Secrétaire :

JEAN GUILAINE

12, Rue Marcel-Doret

Carcassonne

TOME XXVIII

38<sup>e</sup> Année — N° 2

ÉTÉ 1975

RÉDACTION: René NELLI, 22, rue du Palais - Carcassonne

Abonnement Annuel :

— France . . . . .	12,00 francs
— Etranger . . . . .	20,00 »
Prix au numéro . . . . .	4,00 »

Adresser le montant au :

« Groupe Audois d'Etudes Folkloriques », 32, rue A.-Ramon, Carcassonne  
Compte Chèques Postaux N° 20.868 Montpellier.

# FOLKLORE

Tome XXVIII - 38<sup>e</sup> Année - N° 2 - Été 1975

## SOMMAIRE

JEAN FOURIÉ

*Regards sur le Folklore landais.*

\*\*\*

Abbé JOSEPH COURRIEU

*Le petit Train.*

\*\*\*

RENÉ NELLI

*Notes sur le Folklore de Bouisse.*

\*\*\*

Abbé JOSEPH COURRIEU

*Ormes de Sully... Ormes de la Révolution.*

\*\*\*

*Nécrologie.*

# Regards sur le Folklore landais

---

Intéressant à bien des égards, le folklore des Landes a fait l'objet, depuis le siècle dernier, d'études attentives de la part de nombreux érudits et spécialistes, études qui ont engendré une foule d'articles, de plaquettes et d'ouvrages les plus variés.

Indiscutablement, le folkloriste landais qui jouit de la plus large notoriété demeure Félix Arnaudin (1844-1921), le sage de Labouheyre qui passa toute sa vie à sillonner sa terre natale et à glaner dans chaque village le précieux témoignage d'une tradition orale particulièrement riche. L'œuvre majeure de Félix Arnaudin reste ses « *Contes populaires recueillis dans la Grande Lande, le Born, les Petites Landes et le Marensin* » (1887), ouvrage de base qui fut réédité en 1966 par les soins de l'Escola Jaufre Rudel, de Bordeaux. On doit encore à cet inlassable prospecteur un labeur méticuleux et de longue haleine ayant trait à la recherche, à la transcription, au classement et à l'annotation d'une multitude de matériaux touchant les différents domaines du folklore. De ce long travail de toute une vie naquirent une série d'ouvrages du plus haut intérêt : « *Chants de la Grande Lande* » dont seul le premier tome a paru en 1912, « *Choses de la Grande Lande* » (1923), « *Au temps des échasses* » (1927) qui est un excellent album de photographies prises par Arnaudin lui-même, et enfin « *Proverbes de la Grande Lande* » (1973). Connaissant sur le bout des doigts la vie, les mœurs et les habitudes de ses concitoyens, Félix Arnaudin a sauvé de l'oubli la majeure partie de ce qui constitue l'âme de la terre landaise !

Bien que n'étant pas originaire des Landes proprement dites, puisqu'il vit le jour à Lectoure, Jean-François Bladé (1827-1900) se doit de figurer en ces lignes comme grand folkloriste de la terre gasconne, province à laquelle il était passionnément attaché et à laquelle il consacra la plupart des heures de loisir que lui laissa son existence. Ayant accompli un véritable travail de Romain, il fera paraître plusieurs volumes de contes et de poésies populaires de Gascogne, production qui est une preuve particulièrement éloquente de l'extrême richesse du folklore de cette province.

Au nombre des autres ethnologues, poètes ou historiens qui se sont efforcés de reconstituer et de conserver les us et les coutumes du peuple landais, il convient de citer le chanoine Césaire Daugé (1858-1945), né à Aire-sur-l'Adour, mort à Duhort-Bachen, majoral du Félibrige (tout comme Bladé) et qui est surtout connu comme poète occitan et abondant auteur dramatique, un peu dans la lignée de Barthe et de Palay.

A ce nom illustre dans toute la Gascogne orientale (et même au-delà), il convient d'ajouter ceux :

- du géomètre Pierre Cuzacq (1830-1903), de Rion-des-Landes, qui a laissé une remarquable monographie ayant pour titre « *La naissance, le mariage, le décès dans le Sud-Ouest de la France* » (1902), ouvrage qui fait évidemment une large place aux traditions de la Grande Lande ;
- de Laporterie (1850-1930), de Saint-Sever, collaborateur assidu de la « *Revue des traditions populaires* », auteur des « *Noces de Chalosse* » et du « *Chant des moissonneurs* » ;
- d'un autre grand spécialiste du folklore landais, Elie Menaut (1886-1965), le solitaire de Lüe, chercheur méticuleux, inlassable collectionneur de proverbes et qui est considéré, avec Arnaudin, comme un des meilleurs spécialistes des traditions de la Grande Lande ;
- du Dacquois Eugène Dufourcet (1839-1900), magistrat de son état, un des fondateurs de la Société de Borda en 1876 et auteur du célèbre volume « *Les Landes et les Landais* » (1892) ;
- d'Herman Derose, le modeste folkloriste des Landes du Bordelais et du Médoc ;
- du savant G. Guillaume, auteur d'une précieuse « *Anthologie de la littérature et du folklore gascons* » (1941) ;
- Enfin du poète Emmanuel Delbousquet (1874-1909), de Sos, à qui l'on doit « *En les Landes : le lointain cor* » (1892) ainsi que des « *Contes de la Lande gasconne* » que sa fille fit publier en 1923.

Si nous voulions dresser une bibliographie un peu plus précise du folklore landais, il y aurait lieu de mentionner encore le romancier Isidore Salles, l'érudit Louis Batcave d'Orthez, Léo Lapeyre, Arthur Darclanne, sans oublier l'abbé béarnais J.-B. Laborde. A ces auteurs, joignons la vieille revue félibréenne de l'école Gaston Phébus de Pau « *Reclams de Biarn e Gascougno* » (qui paraît depuis 1896) et les Bulletins de la Société de Borda à Mont-de-Marsan; ces deux publications constituent une mine de premier ordre pour qui veut connaître en détail le passé et le présent de ces contrées.

Signalons enfin que le musée de Solférino, à côté de Morcenx, est une fort intéressante vitrine rétrospective où sont rassemblés et exposés les nombreux objets qui faisaient autrefois partie de la vie quotidienne des populations et ne sont plus usités depuis des décennies (musée un peu dans le genre de celui des Arts et Traditions populaires dont les bases avaient été jetées à Carcassonne, en 1938-39, par M. le Colonel Cros-Mayrevieille, Madame Laurence Thiébaud et leurs collègues du Groupe Audois d'études folkloriques, et que la Guerre empêcha de réaliser).

Les hasards d'une flânerie nous ont fait récemment mettre la main sur un ouvrage de René Cuzacq qui, bien que non daté, semble avoir paru

durant la dernière guerre (1). Il s'agit d'un livre sans prétention, dû au petit-neveu de Pierre Cuzacq, ouvrage de synthèse et de vulgarisation qui se présente un peu comme une chronique du folklore landais couvrant une période de l'année particulièrement riche dans le domaine de la tradition et de l'expression populaire. Comme nous le verrons, cette œuvre modeste permet de découvrir que certaines réminiscences ethnographiques, certaines manifestations d'une expression spécifiquement occitane, sont communes aux Landes et aux pays d'Aude (ainsi qu'à bien d'autres contrées méridionales); voilà pourquoi il nous a paru intéressant de présenter cette courte étude aux lecteurs de « *Folklore* ».

Le livre commence par un exposé, d'ailleurs assez inattendu, sur les origines chrétiennes de Noël, la fixation exacte de la naissance du Christ, le dogme de Marie mère de Jésus, etc... Partant ensuite des sources historiques que sont les 4 récits évangéliques, l'auteur nous montre qu'aucun de ces textes ne parle, pour Noël, ni de l'âne ni du bœuf et, s'ils mentionnent la grotte et les bergers, demeurent fort vagues pour ce qui est de la venue des rois mages (les couronnes, les chameaux et le roi nègre seraient une pure invention). Tout cela montre combien l'imagination populaire et la tradition orale ont souventes fois faussé et maquillé la vérité, afin de la rendre peut-être plus perceptible à la masse en y incluant à la longue un embryon de légende donc, à plus ou moins brève échéance, un embryon de folklore.

Il ne nous paraît pas toutefois utile de nous attarder davantage sur ces délicates questions qui, somme toute, relèvent davantage de la théologie que de l'ethnographie. Avant de poursuivre, il convient de préciser que les Landes font partie de la Gascogne et qu'on y parle de ce fait le dialecte occitan correspondant à cette province (avec quelques variantes locales). Bien qu'il présente une réelle unité géographique, le pays landais n'affiche pas cependant une homogénéité parfaite et, suivant le relief, les différences climatiques ou les hasards des concentrations humaines, se morcelle en plusieurs petites contrées aux mœurs particulières, divisions généralement historiques qui sont englobées dans la grande Lande, la Petite Lande et la Chalosse. Ces coins de terre portent les noms pittoresques de Marensin (région allant de l'étang de Biscarosse à celui de Soustons), Marene (autour de Saint-Vincent-de-Tyrosse, à l'extrême sud du département), Marsan (autour du chef-lieu), pays de Born, d'Aire, de Gabardan, de Brassens, etc...

Voyons donc maintenant, d'après le livre de René Cuzacq, quelles étaient les manifestations folkloriques qui marquaient en pays landais les fêtes de fin d'année et les débuts de la suivante (et les marquent parfois encore).

---

(1) René CUZACQ : « *Pages de folklore du Sud-Ouest : Noël, Premier de l'an et carnaval en pays landais* » (108 pages, édi. Jean Lacoste, Mont-de-Marsan).

## NOËL

René Cuzacq souligne à maintes reprises la vieille tradition landaise (commune d'ailleurs à une grande partie de la Gascogne) qui consiste en l'illumination, la nuit de Noël, à l'aide de feux ou de torches, des lieux habités. Ces feux de joie, appelés « hailles » ou « halhes », étaient une coutume qui se pratiquait surtout en Chalosse. Le 24 décembre, à la tombée de la nuit, quand les échos de l'angélus résonnent de clocher en clocher, ces feux s'allumaient un peu partout et on en comptait autant que de maisons habitées. Craignant les incendies, les Landais allumaient ces feux au bout d'un pieu ou d'une fourche solidement plantée dans le sol devant les seuils des habitations. Il va sans dire que cette petite cérémonie se déroulait au milieu des chants et des danses, dans la plus complète allégresse.

Et René Cuzacq de préciser : « Ce feu de Noël est donc avant tout un feu de joie, mais sa signification est autrement lointaine et complexe. La flamme est aussi celle de chaque maison, elle atteste sa durée comme sa pérennité, sa vie profonde, qui accompagne chacune des générations que recouvre son toit. Plus étendu encore, le symbole de la flamme représente la lumière victorieuse de l'obscurité, les forces de vie l'emportant sur les forces de mort.

« Cependant le feu de joie de la Noël s'est chargé d'un sens plus net. Comme jadis les feux des Gaulois annonçaient de colline en colline les grands événements, de même la « halhe » de Noël annonce la grande nouvelle de la Nativité.

« Mais le feu de Noël a, comme le feu de la Saint-Jean, un sens plus précis encore : c'est le signe des feux celtiques ou ibères, sinon préhistoriques, au solstice, la trace des millénaires cultes solaires, d'Apollon ou de Bélus le dieu gaulois ».

Apparemment, ce genre de tradition semble totalement inconnu dans l'Aude et Henri Féraud n'y fait aucune allusion dans son excellent article sur « *Les feux de joie dans l'Aude* » (cf. « *Folklore* », N° 5, juillet 1938).

Dans toutes les Landes, la nuit de Noël, on mettait dans l'âtre une grosse bûche (un « escalh » ou « catsaou » ou « souque ») qui, pour être bénéfique, devait mettre 9 jours à se consumer. C'est dire avec quel soin il fallait la choisir et surveiller le feu ! Les débris charbonneux pulvérisés étaient recueillis car ils avaient le don de guérir de tout mal (croyance surtout vivace en Chalosse). Dans le Marensin, on façonnait de grosses miches que l'on entamait le jour même de la naissance du Christ.

Comme dans toutes les provinces de France, la crèche et la messe de minuit sont incontestablement les manifestations où le génie spécifique d'un peuple ou d'une communauté apparaît avec le plus d'abondance et de pittoresque. Dans les Landes, outre divers cantiques en gascon largement répandus, la messe se trouvait rehaussée par la présence des fameux bergers, avec leurs échasses et portant dans leurs bras des « oulhes »

(jeunes brebis) (2). En arrivant devant l'église, vêtus de leur grosse veste de laine, de leurs guêtres et de leurs bérets du dimanche, les bergers donnaient une aubade et, avec les autres gens du pays, tiraient des coups de fusil en l'air.

Les principaux instruments de musique utilisés en la circonstance étaient la « carrière » ou « chalemic », sorte de chalumeau campagnard du pays de Brassenx (tuyau de roseau à 6 trous prolongé d'une petite trompe de corne); la « tuhère » ou « ture » qui n'était autre qu'une grossière flûte de bois; la « pihure », trompe forestière à l'extrémité évasée. Notons que la plupart de ces instruments typiques ont été fidèlement décrits par Félix Arnaudin, qui a réussi à en rassembler quelques-uns et les a confiés au musée de Solférino.

Pour la crèche, il n'y a rien de spécial à signaler car elle se présentait plus ou moins de la même manière qu'en nos contrées audoises (si ce n'est quelques bergers supplémentaires et de grandes gerbes de fougères dans les Landes).

La littérature de Noël en pays landais se manifestait surtout par une abondante production de cantiques gascons et surtout béarnais (ceux d'Andichon, archiprêtre de Lembeye, datent du XVIII<sup>e</sup> siècle et furent longtemps populaires). La tradition orale et la création littéraire typiquement landaises étant assez maigres en ce domaine, René Cuzacq signale qu'il n'était pas rare d'entendre, tant du côté de Dax que de Mont-de-Marsan, des Noëls gascons-bayonnais et même des Noëls basques.

Sur les bords de l'Aude, nous n'eurent pas à emprunter aux régions voisines et les multiples « Noëls » composés par le chanoine Cazaintre, par Antoine Nérié ainsi que par les abbés Pinel et Samary constituent une preuve éloquente de la variété de nos lettres locales et de la permanence de la culture occitane.

Outre les contes, les légendes et les nombreuses croyances qui, un peu partout, sont inhérents à la Nativité, il y a lieu de mentionner l'existence, dans les Landes, d'une assez importante littérature populaire à base de « Mystères », de « Noëls », de « Pastorales » ou de « Nativités », littérature bien souvent anonyme, aux origines parfois imprécises, littérature surtout proluxe en Béarn et qui eut à des époques plus récentes quelques spécialistes chevronnés tels qu'Isidore Salles, Léo Lapeyre, le chanoine Daugé, Arthur Darolanne, etc...

Le livre de René Cuzacq contient également d'intéressantes digressions ayant trait à l'arbre de Noël, au sabot, au réveillon et aux divers repas qui avaient lieu pour fêter la naissance du Sauveur. Mais nous n'avons relevé en ces pages aucune spécificité vraiment notable. A signaler enfin un court chapitre consacré aux proverbes de Noël.

---

(2) en pays d'Aude, les vieux bergers disent aussi « oelhas » au lieu de fedas.

## PREMIER DE L'AN

Dans leurs grandes lignes, les fêtes du premier de l'an en pays landais, sont plus ou moins analogues à celles qui se pratiquaient en nos contrées audoises et n'offrent guère de particularités. Quelques cérémonies semblent toutefois avoir conservé un caractère strictement local.

Ainsi, les métayers de Chalosse apportaient à leurs maîtres (avant 1914) de grands gâteaux appelés « garfous », sorte de grosse tarte ronde d'un poids assez respectable. Le maître, en remerciement, invitait les travailleurs à dîner et leur ouvrait toutes grandes les portes de la maison.

Il y avait aussi la tradition très vivace des « guillounès » ; c'étaient des bandes de jeunes venues de plusieurs villages d'une même contrée qui se réunissaient le premier jour de l'année nouvelle et avaient pour signe de ralliement des galons de laine multicolores qui ornaient leurs bérets. Ces jeunes parcouraient tout le pays (principalement le Gabardan) et allaient de porte en porte, dansant et chantant avant de quêter.

Dans la tradition des quêtes, se doit d'être relatée la cérémonie du « pique Hôou » qui avait principalement pour cadre la Chalosse et se pratiquait tant aux veilles de Noël que du nouvel an. Ce jour-là, les enfants se rassemblent et vont dans les maisons ayant eu une naissance dans l'année; là, ils chantent et reçoivent des étrennes (pommes, noix, châtaignes, pièces de monnaie...). Ce genre de quête se disait « Proust » vers Peyrehorade et « Aguilhonèu » dans le Gers. Au passage nous pourrions la rapprocher de la fameuse quête en musique faite par les Ermites à Espérazza, dans la haute vallée de l'Aude.

## CARNAVAL

Il convient de le signaler immédiatement, dans les Landes, les fêtes de Carnaval n'ont jamais eu la popularité colorée et n'ont jamais revêtu l'éclat et le pittoresque que nous leur connaissons dans le bas Languedoc (surtout à Limoux et à Béziers). Tant en Chalosse que dans la Grande et la Petite Lande, le mardi-gras, la mi-carême et les cendres sont essentiellement une fête de la gastronomie.

A cette époque dans presque toutes les familles, on tuait le cochon et cela donnait lieu à toute une série de préparatifs, de repas et d'exploits culinaires, bien dans la tradition méridionale (on profitait d'ailleurs de cette période d'abondance pour célébrer les mariages).

En pays landais, il y avait aussi, pour le mardi-gras, la fête de « Saint Pansard », avec promenade du bœuf gras et force chansons. On faisait des crêpes et des beignets appelés « merveilles ».

Le point culminant de ces festivités carnavalesques était le jugement du mannequin de paille, mannequin qui, bien souvent, simulait un bossu

(Cuzacq ne nous en dit pas le pourquoi). Nous retrouvons là une tradition qui est encore familière à de nombreux audois, d'autant plus qu'elle se déroulait au milieu de chansons dont le thème général se retrouve un peu partout en Occitanie; ainsi cette version gasconne du célèbre « Carnaval es arribat » :

« *Carnaval, qu'es arribat*  
*Botelha, botelha*  
*Carnaval qu'es arribat*  
*Botelha gojat !*

*Dab l'esclop desgansolat*  
*Botelha, botelha,*  
*Carnaval qu'es arribat*  
*Botelha gojat*  
*E lo cuol esperacat. »*

« *Carnaval qu'es un brav'ome*  
*Mas qu'es un fotut gromand,*  
*S'a minjat totas las polas*  
*N'a daissat que lo hasan (3).*  
*Adiu praube, praube, praube,*  
*Adiu praube carnaval... ».*

Jean Fourlié.

(3) hasan : coq.

# Le "petit Train"

## (Contribution à l'étude des anciens tramways à vapeur de l'Aude)

Le petit train qui, le 10 mai 1905, passa pour la première fois à Saint-Martin-le-Vieil, appartenait à la compagnie des tramways du département de l'Aude et dépendait de la *Société générale des chemins de fer « économiques »*.

Avec ses onze lignes, il couvrait, dans le département, 357 kilomètres, sur lesquels il apportait, avec l'activité, le bien-être et la vie. 357 kilomètres, cela nécessitait du matériel, tout un personnel, des quais, des gares, des magasins.

A Narbonne se trouvait le magasin le plus important. Il abritait, en effet, le combustible pour deux mois d'approvisionnement, en plus du mois en cours. Là étaient stockés les pièces usinées et les pièces usagées, les lubrifiants et le combustible. Celui-ci était constitué par des briquettes provenant d'Albi, de Carmaux (Tarn) ou de la Grand-Combe (Gard), à raison de 32 francs la tonne. Chaque briquette pesait 5 kgs.

Du charbon, le petit train en avalait beaucoup. Il en consommait à peu près 6 kgs au kilomètre. Il était aussi très gourmand d'huile. Sa dépense en lubrifiants était onéreuse au point qu'il fallut en 1911, faire installer sur toutes les machines des « graisseurs » économiques permettant de réduire les graisses de 9 à 4 grammes au kilomètre.

Le personnel, pour l'ensemble du réseau, compte 5 conducteurs de la voie, 105 agents (dont 29 chefs cantonniers et 75 cantonniers) soit un homme pour 3 kilomètres 333.

Saint-Martin-le-Vieil fournissait un contingent important de cantonniers : Pierre Espanol, Jean Denjean, Philippe Cathary, Victor Julien, Camille Franzetti... Adrien Sentenac, inspecteur des chemins de fer « économiques » pour le Narbonnais, vit actuellement en compagnie de son épouse, une heureuse retraite à Saint-Martin-le-Vieil.

Le matériel, dès le départ, est, pour tout le réseau, de 250 wagons se décomposant ainsi : 58 wagons couverts, 67 tombereaux, 125 plats. Les wagons couverts ou wagons de voyageurs comportaient des 1<sup>re</sup> classe et des 2<sup>me</sup> classe. Ces voitures-voyageurs étaient conçues pour véhiculer une trentaine de personnes (14 assises, 16 debout), mais dans les temps plétho-

riques ils en absorbaient jusqu'à 40, la matière humaine étant relativement compressible ! (1)

D'une enquête datée de 1911, il ressort que le matériel est déjà insuffisant. Parce que les voitures de voyageurs sont en roulement journalier, il devient impossible de les laver et d'en renouveler périodiquement les peintures.

Chaque wagon-tombereau, chaque wagon plat, transportait vaillamment ses 12 ou 13 tonnes, mais ces wagons étaient insuffisants. De même étaient trop peu nombreuses les bâches devant couvrir les denrées transportées. Et lorsque le mauvais temps venait gâter la marchandise, la Compagnie devait payer les frais de « mouille ». Et ceux-ci n'étaient pas négligeables. Qu'on en juge par ces simples chiffres : « Parce que des fourrages n'avaient pas été bâchés, la Compagnie a payé du 1<sup>er</sup> janvier au 30 novembre 1911, 7.134 francs 15, pour avarie de « mouille ».

L'entretien des lignes est onéreux. En plaine, il est relativement facile d'équilibrer le budget, mais le point noir, c'est la montagne. Qu'on pense aux rampes de Lastours, avec ses kilomètres de courbes et de contre-courbes, à celles de Saissac, de Thézan, de Mouthoumet, où machines, wagons, rails, traverses, éclisses, tire-fonds peinent énormément. Ce sont là des lignes à entretien continu et donc fort coûteux. Dans les lignes de montagne on ne peut accrocher qu'un wagon de marchandises au train régulier.

De même est coûteux l'entretien du matériel. La robuste locomotive qui tracte chaque train est une Corpet-Louvet. Son poids est de 21 tonnes 465 ; sa longueur de 6 m 580, sa largeur de 2 m 100, sa hauteur (cheminée comprise), de 3 m 304.

La locomotive est lavée tous les 1.000 kilomètres mais l'eau, pour invraisemblable que cela paraisse, est son ennemie, à cause, dans la plupart des cas, de sa forte teneur en calcaire. Elle dépose, en effet, des couches calcaires dans les tubulures, occasionnant des déformations. Les eaux n'étant pas épurées, il faut user de « désincrustants ». Et cette machine, dans les profils accidentés, produit un effort considérable pour ne remorquer qu'un tonnage insignifiant.

Les traverses sont d'un prix élevé et l'on en compte une pour 0 m 85. En 1911, un effort intéressant a été fait sur ce point. Plus de 40.000 furent remplacées, mais il en restait environ 280.000 en bois de sapin. Et plus de 100.000 avaient de 9 à 10 ans d'âge. Aussi les déraillements sont-ils assez fréquents.

Après 1911, on n'utilisera plus que des traverses de chêne soigneusement créosotées.

(1) Les wagons étaient munis, à l'avant et à l'arrière, de plates-formes couvertes, pour voyageurs debout, qui les faisaient ressembler aux wagons américains du Far-West auxquels les Western nous ont accoutumés.

Sur les 357 kilomètres, trois ouvrages de relative importance : le tunnel de Lagrasse, celui de Ripaud et, à Homps, un pont métallique long de 15 mètres franchissant le canal du midi. A Castelnaudary, la ligne 4 (Belpech-Castelnaudary) traverse les voies du Midi. A Bram, la ligne 6 (Bram, Saint-Martin-le-Vieil, Saint-Denis) traverse les voies Bordeaux-Sète. A Lézignan, de même.

\*\*\*

Il était fort sympathique, ce petit train ! Dans les rampes, il toussait, fumait, sifflait. A Saint-Martin-le-Vieil, il passait deux fois le matin, deux fois le soir. Aux périodes de grand trafic, 3 fois le matin, trois fois le soir. Dès que parvenait à Saint-Martin-le-Vieil son teuf-teuf amical, on n'avait pas besoin de regarder la vieille horloge : on savait l'heure qu'il était.

Les terminus de la ligne desservant Saint-Martin-le-Vieil étaient Bram-Saint-Denis : 24 kilomètres, couverts en 1909 en 1 h 34 minutes et, en 1915, en 2 heures, à cause du mauvais état de la voie, conséquence de la guerre et du manque de main-d'œuvre.

Le petit train ne pouvait rouler à plus de 20 kilomètres à l'heure. C'était honnête, s'il l'on tient compte des nombreux arrêts obligatoires et des arrêts facultatifs.

Des rimailleurs au cœur sec ont brocardé maintes fois le « petit train » qui, sans parler des services considérables qu'il rendait, apportait un peu de joie et de mouvement dans la belle vallée du Lampy.

Ecoutez ces aimables persifleurs :

*« Sur les rails gondolés qui sillonnent la route,  
Comme un serpent poussif, le train va haletant  
Pour descendre, ça va ! mais monter le dégoûte  
Car il doit reculer pour prendre de l'élan !...  
... Et tantôt déraillant, tantôt marchant à peine,  
Le tramway vers son but s'avance lentement  
Pour aller à Thézan, on met une semaine ;  
Pour la Roque-de-Fa, il faut un mois souvent... »*

Que de fois, par contre, Dantoine, le célèbre dessinateur-caricaturiste, qui passait chaque semaine une partie de ses vacances à Saint-Martin-le-Vieil, a croqué d'un crayon très amical, d'une rare finesse et légèrement malicieux le « petit train » dont il était devenu vraiment amoureux !

\*\*\*

Suivons le train de Bram à Saint-Denis. Il quitte la gare du pays des *Daudels* (« les vanneaux ». Pourquoi appelle-t-on ainsi les habitants de Bram ?), gare qui se dresse encore à l'ombre des « Greniers du Razès ». Il

franchit la voie Bordeaux-Marseille, le pont du Canal, le Fresquel, coupe la Nationale 113 au lieu-dit « la Leude », longe le parc de Rocreuse, atteint le pont du Tenten qui voit monter ou descendre les voyageurs de Raissac-sur-Lampy. Et puis, c'est la ferme « maléfique » de Jonquières. Là, en effet, à cause d'un terrain mouvant, ou de la mauvaise fixation des tire-fonds, ou de l'état de vétusté des traverses, ou de la sucharge, il arrivait assez souvent que les wagons quittent la voie et se couchent sur la prairie voisine... Alors le train sifflait à s'époumonner. C'était un appel de détresse destiné aux habitants de Saint-Martin-le-Vieil, qui se portaient aussitôt au secours du sinistré. Cantonniers et bénévoles, à l'aide de palans et de crics remettaient les voitures sur rail. Et le train repartait. Après un virage savant devant la « Plaigne », il franchissait le pont du Lampy, élargi et consolidé en 1903, et arrivait enfin à la gare de Saint-Martin-le-Vieil en sifflant puissamment et en vomissant une fumée abondante.

Là, fidèle au poste, on trouvait Joséphine Campa, chef de gare, dont l'amabilité était légendaire. Là aussi, on chargeait ou déchargeait toutes sortes de marchandises. Les voyageurs, jeunes et vieux, montaient ou descendaient parmi les meuglements des vaches paissant dans la prairie voisine, les aboiements des chiens prisonniers d'une cage grillagée et dûment compartimentée, parce qu'ils n'étaient pas autorisés à voyager dans les wagons de première et de deuxième classe ; et l'on entendait bêler les moutons et crier les oies qui traversaient la route poussiéreuse ! Quelle animation ! quelle exubérance, et surtout la veille de la fête de Saint-Martin ! Dans les rires, les chansons, les éclats d'une joie bruyante, les invités arrivaient par le train. Et, la fête terminée, ils étaient accompagnés, non sans quelque mélancolie, jusqu'à la gare. Le conducteur faisait alors le plein d'eau — une eau tirée d'un puits jouxtant la voie ferrée... Et c'était le départ.

\* \* \*

Que portait-il, ce train, dans ses wagons et sur ses plate-formes ? En Narbonnais, en Minervois, dans les Corbières, des voyageurs, naturellement, et les colis postaux, mais aussi du vin, du miel, des engrais, de la chaux, du sulfate de cuivre, du plâtre, du minerai de Salsigne. Les moutons, les veaux de la région de Bouisse étaient dirigés sur Lézignan, à partir de Mouthoumet où il était facile de les embarquer. Ce débouché commode a disparu et n'a pas été remplacé, en dépit du progrès (dont ne bénéficient pas toujours nos campagnes).

Sur notre ligne (n° 5) le trafic présentait une grande diversité : fourrages, paille, chaux, mais aussi le lait. A quoi s'ajoutaient des ballots de chiffons destinés aux usines de Cennes, des bois de construction, des liteaux pour cageots ; le fumier de brebis, des vins, des graines, du coke pour le four à chaux du Cammazou... Le train transportait également le bétail (veaux, porcs, moutons, volailles), les légumes (2), les fruits et des

---

(2) Les oignons et les navets noirs de Villemagne, si réputés.

marchandises aussi diverses que les cuirs (fournis par la maison Bac, de Saint-Martin-le-Vieil, le sel pour saler les peaux, le gravier pour l'entretien de la voie, les pierres de taille provenant des carrières de la « Cache », de la « Croix du Pont », de « La Boundouira », ou de Carlipa...

[Par deux fois, en 1922, le petit train transporta les corps de deux soldats tués durant la guerre de 1914-18 : Paul Alby et Antonin Mouchard.]

\* \* \*

Après quelques instants de repos en gare de Saint-Martin-le-Vieil, le train sifflait. Un panache de fumée noire s'élevait vers le ciel et le convoi s'ébranlait parmi les grincements montant des rails et qui parcouraient comme un frisson métallique tout le train, depuis la locomotive jusqu'au wagon de queue.

Quand il quittait notre gare, on avait l'impression que le marche-pied allait heurter un énorme platane, tant cet arbre avançait sur la voie. Tant la machine faisait alors bon ménage avec la nature ! Mais il n'y avait aucun danger : une échancrure avait été pratiquée dans le tronc énorme. Aussi le train passait-il sans difficulté et le bel arbre, quoique blessé, continuait-il à dispenser son ombre généreuse.

C'était alors la montée vers les rampes de la Montagne Noire. A Bérot : arrêt facultatif. Au « Moulin du Pont » : nouvel arrêt. Là une voie de garage reçoit un wagon de chiffons que des femmes de Saint-Martin-le-Vieil ont lavés et décolorés. Arrêt au « Four à chaux » où du coke est déchargé et de la chaux embarquée. En gare de Cennes, M<sup>me</sup> Bonnet, chef de station (3) reçoit le train. Arrêt à « Cap-de-Porc ». Autre arrêt à « Garric ». C'est là que montent ou descendent les cultivateurs de Villemagne, les habits tout imprégnés de la puissante odeur de leurs oignons ! Enfin, le train arrive en haut ! A la gare de Saissac, située à l'endroit précis où se dresse aujourd'hui la gendarmerie moderne, l'aimable et légendaire Rose Calas accueille le train. Après avoir parcouru une vaste courbe au nord de la localité, le train roule maintenant avec plus d'allégresse vers le hameau du « Cros » et il atteint enfin Saint-Denis, le terminus.

Que de fois le trajet Bram-Saint-Denis, aller et retour, a été couvert par le petit tramway à vapeur, tantôt sous la canicule, tantôt sous la neige, dans le verglas ou les orages. Que de fois, il a dû lutter contre les éléments déchaînés !

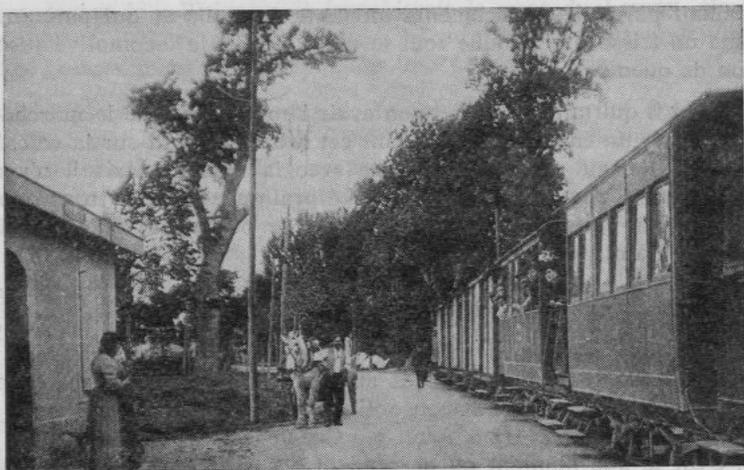
C'est surtout dans les Corbières et le Narbonnais que le vent fut son principal ennemi. Jugez-en plutôt : le 28 décembre 1910, entre Homps (Aude) et Olonzac (Hérault) le vent soufflant en tempête « renversa contre le talus les trois voitures de voyageurs et le fourgon dans un grand bruit de glaces brisées et de carrosseries défoncées ».

---

(3) Beaucoup de « chefs de gare » étaient des femmes. Cela avait commencé pendant la guerre de 1914-18 : elles remplaçaient les hommes mobilisés. En 1916-18, le chef de gare de Saint-Denis était une charmante jeune fille.

Le 28 novembre 1913, entre Saint-André de Roquelongue et Thézan, deux voitures et le fourgon, soulevés du sol par une puissante rafale, se renversent dans une vigne qui longe la voie...

Mais ces accidents ne faisaient généralement pas de victimes : le train n'allant jamais bien vite (4). C'est pourquoi les tramways à vapeur de l'Aude après avoir — pendant plus d'un quart de siècle — rendu d'énormes services à l'agriculture, à la viticulture, aux industries locales, au commerce, bref, à toute la population du département, se survécurent longtemps et ne prit sa retraite définitive qu'en 1935.



VILLEGLY. - LA GARE DU TRAMWAY.

Les locomotives Corpet-Louvet ont tenu contre vents et tempêtes et n'ont été vaincues, somme toute, que par la route, c'est-à-dire par la concurrence automobile (autos, camionnettes, camions, autobus). Ces machines, d'une rare robustesse, avaient toutes été révisées, en 1917, par une équipe de prisonniers de guerre allemands affectés aux ateliers du réseau. En 1935, ces locomotives furent vendues à la Tchéco-Slovaquie.

Les wagons couverts, cédés à vil prix, devinrent, pour la plupart, clapiers, volières, chenils ou cabanes dans la nature. Ils ont constitué pendant longtemps un élément non négligeable du paysage « folklorique » (rarement signalé par les ethnographes).

---

(4) J'ai assisté moi-même, entre Saissac et Saint-Denis, en 1917, à un déraillement. Un wagon s'inclina, sans se coucher. Tout le monde eut le temps de descendre. Cela amusa beaucoup les enfants qui nous étions alors. (Note de R.N.).

La population de Saint-Martin-le-Vieil, comme celle de Raissac-sur-Lampy, assista, non sans regret à la disparition du petit train qui, pendant tant d'années, avait animé le pays. En d'autres villages — ou la multiplication des cars et des voitures ne rend pas les mêmes services que l'ancien tramway à vapeur — ce n'est pas seulement pour des raisons sentimentales qu'on regrette sa disparition (pour inéluctable qu'elle ait été). Il est certain que des villages comme Bouisse, où il ne passe même plus d'autobus, sont actuellement moins bien desservis — surtout sous le rapport de l'exportation des moutons et des vaches — qu'ils ne l'étaient vers 1920, par la voie ferrée Mouthoumet-Lézignan.

**Abbé Joseph Courrieu**  
(Saint-Martin-le-Vieil).

La plupart des maisons de Bouisse sont construites en dur, avec pierres d'angles (c'est-à-dire provenant souvent du château, qui a longtemps servi de carrière). Leur toit est à deux pentes. Les murs sont en pierre de taille ou en moellons. Les fenêtres sont à linteau et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les portes sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les cheminées sont en terre cuite et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les escaliers sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les clochers sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les tours sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les chapelles sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les églises sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les presbytères sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les maisons de Bouisse sont construites en dur, avec pierres d'angles (c'est-à-dire provenant souvent du château, qui a longtemps servi de carrière). Leur toit est à deux pentes. Les murs sont en pierre de taille ou en moellons. Les fenêtres sont à linteau et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les portes sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les cheminées sont en terre cuite et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les escaliers sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les clochers sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les tours sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les chapelles sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les églises sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les presbytères sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée.



A Bouisse, les maisons sont en dur, avec pierres d'angles (c'est-à-dire provenant souvent du château, qui a longtemps servi de carrière). Leur toit est à deux pentes. Les murs sont en pierre de taille ou en moellons. Les fenêtres sont à linteau et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les portes sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les cheminées sont en terre cuite et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les escaliers sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les clochers sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les tours sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les chapelles sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les églises sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les presbytères sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée.

La structure de ces maisons est en dur, avec pierres d'angles (c'est-à-dire provenant souvent du château, qui a longtemps servi de carrière). Leur toit est à deux pentes. Les murs sont en pierre de taille ou en moellons. Les fenêtres sont à linteau et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les portes sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les cheminées sont en terre cuite et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les escaliers sont en bois et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les clochers sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les tours sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les chapelles sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les églises sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée. Les presbytères sont en pierre de taille et ont souvent des vitres en tôle émaillée.

(1) Comme, dans presque tous les châteaux de la région, elle est soutenue par une bande blanche.  
(2) A moins que ce linteau ne soit constitué — comme il arrive assez souvent — par une énorme pierre taillée.

# Notes sur le Folklore de Bouisse

(Canton de Mouthoumet, Aude)

## 1. Types d'habitation. Architecture populaire.

La plupart des maisons de Bouisse sont construites en dur, avec pierres d'angles taillées (provenant souvent du château, qui a longtemps servi de carrière dans ses parties ruinées). Leur toit est à deux pentes, couvert en tuiles romaines, et il repose fréquemment sur une génoise à deux rangs de tuiles (seule, celle du château est à trois rangs) (1). On remarque au sommet du fronton, encastré dans la plus haute tuile faitière, donnant sur la rue, un tesson de tuile recourbé formant bec et semblable à une corne : c'est le *porta-cocut* (« porte-coucou »). Cet ornement, connu dans bien d'autres villages de l'Aude (en Limouxin, surtout) et en Roussillon — où on l'appelle *banyes de brueixa* (« cornes de sorcières ») — a eu, à l'origine, une valeur magique : il préservait la maison des maléfices et du mauvais sort. Mais aujourd'hui sa signification prophylactique a complètement disparu et il n'a plus guère qu'une valeur décorative : il se confond simplement avec un emblème de fin de travaux. Cependant la tradition en demeure bien vivante et presque toutes les maisons modernes, ou restaurées, s'ornent du *porta-cocut*.

\* \* \*

A Bouisse, les maisons sont en principe des *maisons en hauteur*. L'étable est au rez-de-chaussée, la cuisine et les chambres, à l'étage ; le grenier, sous le toit. Mais par suite du dépeuplement qui a libéré beaucoup de locaux, l'étable est accolée, aujourd'hui, au logis principal, et le grenier à foin est logé à l'écart.

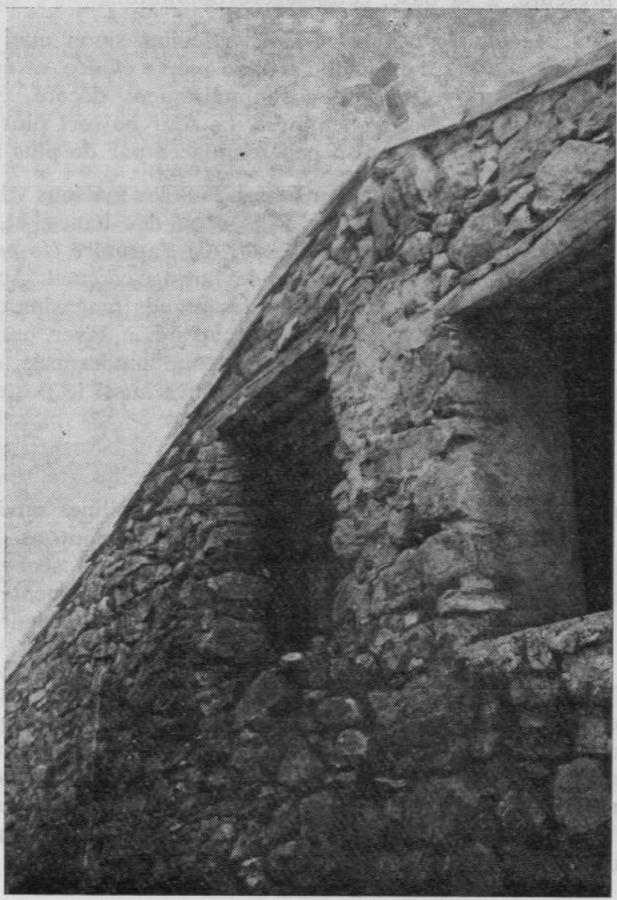
Le style de ces maisons n'a rien de bien remarquable, sauf dans la mesure où il s'inspire de celui du château. Beaucoup d'entre elles datent de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les fenêtres, au linteau contourné, sont généralement étroites. Les propriétaires actuels les remplacent, quand ils le peuvent, par des fenêtres plus grandes. Quand un mur menace ruine ou perd son aplomb, on appuie contre lui un contrefort oblique. Des arcs de décharge soulagent les linteaux des baies et des portes (2). Cet usage est quasi-général.

---

(1) Comme dans presque tous les châteaux de la région, elle est soulignée par une bande blanche.

(2) A moins que ce linteau ne soit constitué — comme il arrive assez souvent — par une énorme pierre taillée.

Quelques recherches récentes ont montré. Il existe dans le village une maison du XVIII<sup>e</sup> siècle dont la voûte est soutenue par un gros pilier central construit en moellons.



BOUISSÉ. — LE PORTA-COCUT.

Le village de Bouissé est un petit hameau en bois sur la rive gauche du canal de Bouissé. Il est situé à 100 mètres de la ville de Bouissé. Le village de Bouissé est un petit hameau en bois sur la rive gauche du canal de Bouissé. Il est situé à 100 mètres de la ville de Bouissé.

Quelques rez-de-chaussée, anciens, sont voûtés. Il existe, dans le village, une maison du XVIII<sup>e</sup> siècle dont la voûte est soutenue par un gros pilier central, construit en moellons...

Quelquefois le mur offre un fruit assez sensible, souligné à l'angle des murs par une sorte de contrefort de peu de relief et engagé dans le bâti (à l'imitation, semble-t-il, de l'architecture du château, dont l'un des murs extérieurs présente, à sa base, cette légère obliquité)...

L'intérieur des logis n'offre rien de particulier sinon que les évier y sont généralement faits d'une seule grande pierre évidée, et que le four à pain, fermé par un volet de fer sommairement décoré, est encore visible dans presque toutes les cheminées. Le four ne sert plus à rien et les évier archaïques ont été peu à peu remplacés par de plus modernes.

Anciennement, il y avait peu de meubles dans les maisons villageoises : une table de cuisine, un bahut, des chaises ou des bancs, et, dans les chambres, le lit, la table de nuit, le *velhador* (3), l'armoire (*lo gabinet*) ou la commode ; dans le corridor : la grande horloge-cercueil. Aujourd'hui, l'ameublement est plus varié et provient des grands magasins de la ville. Depuis cinq ou six ans, le frigidaire, la machine à laver ont fait leur apparition. La cuisine s'est, de ce fait, beaucoup modernisée, et comme c'est là que toute la famille se tient, on y trouve aussi le poste de radio ou de télévision.

\* \* \*

De nombreuses bergeries disséminées sur les collines environnantes rappellent que le pays élevait naguère beaucoup de moutons. Elles sont basses mais spacieuses ; construites parfois en pierres sèches mais le plus souvent maçonnées et couvertes d'un toit à une seule pente en tuiles. Une haie de buis les protège du vent qui est très violent dans les Corbières.

En 1975, des subventions de l'Etat ont permis à quelques propriétaires de Bouisse d'installer des bergeries pré-fabriquées, plus rationnelles et plus hygiéniques, ainsi que de vastes hangars où ils entreposent la paille. Ces bergeries, avec leurs toits luisants, ont un peu modifié et rajeuni l'aspect du village. Puissent-elles être le gage d'un léger renouveau économique qui s'amorce, semble-t-il ! En 1975, Bouisse accuse une augmentation sensible du nombre de ses habitants.

\* \* \*

## 2. Les Fêtes.

Il n'y a plus, à Bouisse, de « lieux de rassemblement ». Point de fontaine (le village dispose de l'eau courante depuis 1959), point de café

---

(3) Le *velhador* est un petit trépied en bois sur le disque duquel on posait autrefois le *caleth* pour éclairer les femmes qui travaillaient à la veillée — ou que l'on plaçait près d'un malade.

ni d'épicerie. Le curé ne réside pas, et l'église est rarement animée : aussi la vie sociale y est-elle pratiquement nulle. La fête patronale, qui tombait le jour de la Saint Saturnin, a été reportée au 14 juillet. Elle attire beaucoup de jeunes gens des environs, mais c'est un orchestre « urbain » qui les fait danser sur les airs à la mode. La fête est un prétexte à randonnées en auto, à bagarres aussi. La jeunesse locale est pratiquement inexistante (en tant que « groupe d'âge » structuré).

C'est pourquoi les traditions locales se sont amenuisées ou ont perdu toute signification. La veille du Premier Mai, on pratiquait à Bouisse, comme dans bien d'autres régions de France, le « charriage », consistant à s'emparer des charrettes, des charrues, des outils agricoles, et à les entasser sur la place du village, où ils restaient jusqu'au lendemain. En 1970 — cette survivance inconsciente mérite d'être signalée — des jeunes forcèrent la porte de la remise de M. C... et enlevèrent sa charrue... Mais ils n'étaient pas conscients d'obéir à une coutume de leur pays : ils croyaient jouer simplement un vilain tour à ce brave homme... lequel prit mal la chose parce qu'il sentait bien que le goût d'ennuyer autrui — qui se développe aujourd'hui — avait pris le pas, chez eux, sur le désir de maintenir la tradition.

Le même M. C... se souvient d'être allé, avec des camarades, abattre un arbre, qui, installé sur la place, devait servir de « Mai ». On offrait alors des bouquets aux filles et on chantait en leur honneur. Tout cela est du passé...

Pourtant on a planté l'arbre de Mai, à Bouisse, *sans interruption* jusqu'en 1974, année où je l'ai vu moi-même, et il n'y a aucune raison pour que cet usage ne se continue pas. Mais personne ne le rattache plus à l'« amour de mai » et on ne chante plus de chansons aux filles. Les villageois que j'ai interrogés confondent vaguement cet arbre avec une sorte d'« arbre de la liberté » ou bien ils le mettent en relation avec la Fête du Travail.

On dressait anciennement le Mai *dans la fontaine* du village pour qu'il se conservât longtemps. Comme cette fontaine a disparu, on met aujourd'hui l'arbre dans... l'abreuvoir qui l'a remplacée. Et on l'enlève dès le lendemain, parce qu'il fait peur aux bêtes qui vont boire.

L'usage se maintient encore de tirer des coups de fusil devant l'église et devant la mairie à l'entrée et à la sortie des jeunes mariés. En 1953, j'ai vu encore quatre ou cinq garçons ainsi armés s'acquitter de cette fonction qui consistait, au bon vieux temps, à *faire peur aux sorcières et aux noueurs d'aiguillettes*. En 1971, des coups de feu ont été tirés en l'air, lors de la publication des bans, devant la maison du fiancé et de la fiancée...

\*\*\*

### 3. La Littérature populaire.

Je n'ai enregistré que des fragments de contes, très déformés. Une vieille dame de Bouisse se souvient des épisodes marquants du Conte de *Jean de l'Ours*... Il est à remarquer que les narrateurs ont tendance à transformer les fictions en « récits », en les localisant. Telle scène se serait passée à Font de Razouls (hameau de Bouisse), telle autre aux Eclauses... C'est à ce titre seulement qu'ils intéressent encore quelque peu les enfants. Les femmes très âgées donnent parfois à ces débris narratifs le support d'une croyance... La peur du *Drac*, auquel on croit « sans y croire », reparaît de temps à autre...

En certains cas, c'est le phénomène inverse qui se produit : on assiste au passage d'un fait réel — ou tenu pour tel — à la légende, à partir d'éléments stéréotypés prélevés dans le folklore traditionnel. C'est ainsi qu'il y a cent ans, un berger aperçut un jour, non loin de la chapelle de Saint Pancrace, un jeune garçon vêtu de blanc (comme la statue du saint) qui semblait s'être égaré dans les rochers et qui lui faisait signe. Le berger s'avança vers la vision pour lui parler, mais elle disparut aussitôt pour reparaître plus loin. Ce manège se reproduisit plusieurs fois. Enfin il ne vit plus rien. Le berger crut avoir été favorisé d'une apparition de Saint Pancrace (4)... Dans une communauté plus nombreuse, il est probable que ce récit aurait pris corps... et se serait transmis.

Sous le porche de l'oratoire rustique, au hameau de Saint Pancrace, on voyait jusqu'à ces dernières années, une statuette en bois de la Vierge, très abîmée (elle a été volée récemment). La légende veut qu'un chasseur, en blasphémant, ait tiré un coup de fusil sur cette statue, séparant presque la tête du tronc... Par la suite il en aurait été terriblement puni... Or, ce chasseur a existé. C'était une forte tête du nom de Lescassut. Il aurait dit à la Vierge : « Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ? » et il aurait tiré dessus. On a plaqué sur cette histoire le thème folklorique habituel de la punition surnaturelle (cf. : la Vierge de la Porte Narbonnaise de la cité de Carcassonne qui aurait eu, selon la tradition, la tête détachée du cou par la flèche d'un archer sacrilège, lequel aurait été tué, quelque temps après, de la même façon). En vérité, ce Lescassut est mort, lui, de sa belle mort. Mais on racontait, à la veillée, que son corps était resté « mou », comme celui d'un sorcier.

René Nelli.

(4) Saint Pancrace, appelé ici saint Brancat (le saint aux branches, le saint de la végétation) est fêté le 12 mai dans sa chapelle, située dans le hameau du même nom (on la décore, à cette occasion, de branches vertes).

## Ormes de Sully ... Ormes de la Révolution

---

Il est, en pays d'Aude et ailleurs, deux sortes d'arbres vénérables et vénérés, dont il serait utile de dresser la liste complète : ce sont les *ormes de Sully*, plantés en 1593, et les ormes — ou autres essences — dits « *arbres de la Liberté* », plantés en 1792. (L'un des plus beaux est celui de Villardebelle).

Les ormes de Sully ont été fort éprouvés : celui de Villemagne a disparu vers 1830 au grand regret du poète occitan H.-Ch. Guilhe, qui l'avait vu dans sa jeunesse. Celui de Talairan est encore en excellente santé. Egalement, celui de Saint-Martin-le-Vieil.



1593 : c'est l'année de la conversion d'Henri IV, celle qui consacre la réconciliation des esprits. Le roi ordonna — c'est, paraît-il, Sully qui en avait eu l'idée — de planter un ormeau dans chaque localité pour commémorer cet heureux événement.

Quelques-uns de ces arbres existent encore. A Saint-Martin-le-Vieil, l'orme quatre fois centenaire se dresse toujours sur la place de l'Ecole et s'arc-boute contre le vent d'autan qui, en avril 1974, lui arracha une énorme branche. Sous son vaste couvert, au temps passé, s'installaient les rémouleurs et les marchands ambulants ; le 11 novembre les danseurs y farandolaient.

Vers 1900, des montreurs d'ours venus de l'Ariège y faisaient grimper leur bête munie d'une muselière de fer et tenue en laisse par une solide chaîne reliée à la ceinture de cuir de son maître.

Vers la même date, les *Bougres* venus de l'Europe centrale et parlant un jargon que nul ne comprenait, concurrençaient les Ariégeois. On les disait fourbes et voleurs d'enfants. Aussi, dès le coucher du soleil aucun gamin ne se hasardait dans les rues. Les volets et les portes étaient soigneusement clos.

Sur l'ormeau des *Carrelles*, de Raissac-sur-Lampy, datant de 1593, comme celui de Saint-Martin-le-Vieil, les ours des Pyrénées ou des Carpates grimpaient aussi : leurs propriétaires les avaient dressés, une fois exécutée l'escalade et la descente, à présenter un plateau aux curieux : ils recueillaient ainsi quelques sous.

Cet arbre immense et plein de vie, qui abritait une multitude d'oiseaux de toutes sortes, fut abattu en 1931 pour dégager une rue, d'ailleurs fort belle avec sa source intarissable, jaillissante et chantante.

A Alzonne, pour une raison du même genre, le magnifique *ormeau de la Révolution* (1789), situé au « Planol », fut abattu, lui aussi, au mépris de l'« Environnement ».

Villesèquelande s'enorgueillit de son orme splendide de la Place de l'Eglise. Planté « par Sully », je crois savoir qu'il figure sur la liste des monuments historiques.

Villemagne avait deux ormes (1). Le plus vieux — celui dont H.-Ch. Guilhe a rappelé le souvenir — était appelé tantôt « le Sully », tantôt « le Feuillu ». En 1875, le poète Gabriel Peyronnet (1805-1890), le chanta dans un excellent poème occitan :

*Los ancians an surtot plan d'estac pr'aquel arbre ;*

*Joves, i an fadejat que de cops a l'entorn !*

*Avèi que son aguts, fregis coma de marbre*

*Dison al sieu pecol : « Qu'a a sas brancas s'asarbre*

*Cad'an novel printemps èngarlandat de flors ! »*

*... Le tronaire emmalit en escoissant la bruma,*

*N'a pas jamai trucat l'orma del grand Enric.*

*D'aqui vèn qu'a Sant Marc, segond vièlha costuma*

*Le brave capelan sus son folhut agruma*

*Força benediccions al nom del Crucifix...*

(Les anciens, surtout, ont beaucoup d'attachement pour cet arbre. Que de fois, dans leur jeunesse, ils ont fait les fous à son entour ! Aujourd'hui qu'ils sont usés et froids comme le marbre, ils disent au pied de l'arbre : « Puisse chaque année un nouveau printemps enguirlandé de fleurs s'accrocher à ses branches ! »)

... Le tonnerre cruel, en déchirant la brume, n'a jamais cependant frappé l'orme du grand Heny. D'où l'usage qu'à la Saint Marc, selon une vieille coutume, le brave curé, sur son feuillage, amasse force bénédictions au nom du crucifix ! »)

(L'orme de Villemagne).

Des ours avaient souvent égratigné son écorce rugueuse. En 1930, le vieil orme s'abattit en partie. Son tronc creux avait longtemps servi de ruche

(1) Ou plutôt trois : le véritable ormeau de Sully fut détruit, au dire de H.-Ch. Guilhe, vers 1830. La tradition populaire manque ici de netteté.

aux abeilles. Et les enfants de Villemagne, gourmands, après s'être enveloppés de chiffons, disputaient, à l'aide de longs roseaux, « le miel blond aux avettes ».

Le second ormeau, au feuillage opulent, était nettement plus jeune (1789). Il était planté entre la fontaine-abreuvoir et les maisons. Le nombreux cheptel bovin allait se désaltérer sous son ombre. Mais l'arbre fut jugé indésirable à cause de ses vastes branches qui, caressaient trop fort les toitures ; à cause aussi de son énorme tronc contre lequel trop de bêtes à cornes se faisaient coincer pendant les fréquents combats qu'elles se livraient. Et l'arbre fut sacrifié en 1930.

Souhaitons que ceux de nos ormeaux séculaires qui restent encore debout, soient appréciés, respectés, aimés, soignés et défendus ! Essayons aussi de conserver le souvenir de ceux qui ont disparu en consacrant à chacun d'eux une courte monographie. Si nos correspondants veulent bien nous signaler tous les *arbres de Sully* et les *arbres de la Révolution* qui subsistent dans l'Aude, nous envisagerons de publier sur eux un numéro spécial de *Folklore*.

**Abbé Joseph Courrieu**

(*Saint-Martin-le-Vieil.*)

## NÉCROLOGIE

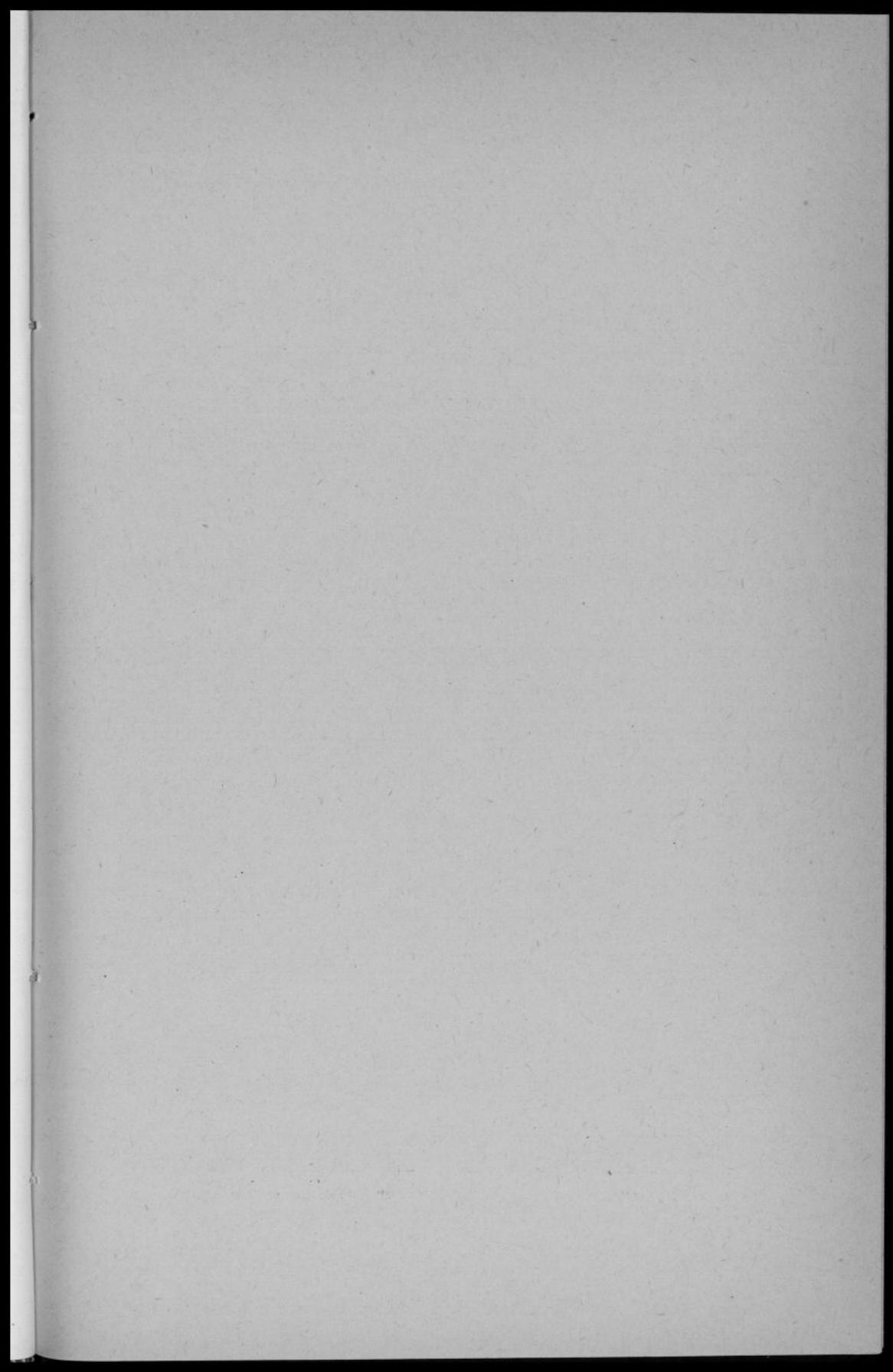
---

C'est avec un sentiment de tristesse infinie que la rédaction de « *Folklore* » a appris le décès de Monsieur Joseph MAFFRE, survenu à Rouffiac-d'Aude, le 13 août 1975.

M. Joseph Maffre faisait partie des plus anciens et des plus fidèles collaborateurs de la Revue ; son nom ne figure-t-il pas dans le n° 1 (paru le 3 mars 1938) parmi ceux des délégués agréés par le Conseil de Direction de la Société naissante ?... Et depuis, sa signature était devenue familière à tous nos lecteurs.

La commune de Rouffiac-d'Aude, dont Joseph Maffre était le maire depuis de nombreuses années, a fait à son premier magistrat des obsèques imposantes. Au cimetière, successivement : M. l'adjoint au Maire, de Rouffiac, M. Vidal, conseiller général du canton de Montréal, M. Gayraud, député, M. le Préfet de l'Aude, ont rappelé les multiples aspects de sa vie exemplaire : ancien combattant valeureux, administrateur averti et intègre, archéologue, historien érudit, amoureux passionné de notre culture occitane. De nombreuses et flatteuses distinctions, et tout récemment la Croix de la Légion d'honneur, portaient témoignage de ses mérites et de l'estime de ses concitoyens.

« *Folklore* », représenté à ses obsèques par son Directeur et par son Gérant, s'incline devant la tombe de son vieil ami et adresse à tous les siens ses condoléances les plus attristées.



---

Gérant : U. GIBERT

Imp. Gabelle, Carcassonne